

LES NON-DITS DE PETIT MATHIEU

ou :

«Tais-toi et bosse, tu seras un homme, mon fils»

«On dit que nos brebis sont bêtes. C'est nous qui les rendons bêtes en les parquant dans des étables étroites, sans air et sans lumière.» (Les dits de Mathieu, C. Freinet, p. 61.)

Et c'est ainsi que Petit Mathieu a commencé à s'ennuyer à l'école. Quand il a eu quatorze ou quinze ans, on l'a «orienté» en C.P.A. Et pourtant, là aussi, on pourrait graver l'inscription que Dante lisait aux portes de l'enfer : *«Laissez ici toute espérance»*, parce que l'enfant ne sait désespérer.

Bien sûr, le passage en C.P.A. est le point d'aboutissement de huit à dix ans d'échec face au travail scolaire, et est ressenti par Petit Mathieu comme le bonnet d'âne inéluctable et mérité qui le met définitivement à part dans le système scolaire. Mais c'est aussi le passage «de la serre chaude au plein vent». Il va pouvoir tirer un trait sur ce passé étouffant et recommencer à zéro. N'ayant pu prouver aux autres — et peut-être à lui-même — qu'il avait une tête, il va peut-être pouvoir montrer qu'il a des mains : *«Mieux vaut être un bon ouvrier qu'un mauvais élève»* pense-t-il. D'où ce souhait de sortir de l'école le plus vite possible pour aller en apprentissage. Combien d'enfants sortant de 6^e ou de 5^e à quatorze ans ai-je vu se chercher un patron pour aller directement en C.P.A. plutôt qu'en C.P.P.N. (1). Voilà pour leur désir de travailler, de redonner au mot travail un autre sens.

«Et nous les rendons bêtes encore lorsque, en pleine montagne, nous les obligeons, sous la menace du fouet et des chiens, à suivre passivement, sur la draille tortueuse,



les pas de la brebis qui est devant et suit elle-même le bélier à longues cornes qui ne sait pas davantage où il mène le troupeau mais qui est fier d'être le bélier.»

«Nous les rendons bêtes parce que nous réprimons brutalement toute tentative d'émancipation, toute velléité des jeunes moutons de partir faire leurs expériences hors des chemins battus, de se perdre dans les fourrés, de s'attarder parmi les rochers, même s'ils n'y récoltent que déchirures et grincements de dents.» (Les dits de Mathieu, p. 61.)

Quand un adolescent va en C.P.A, le problème du choix d'un métier se pose alors. Petit Mathieu a bien quelques idées sur la question, mais bien souvent, elles restent au fond de ses rêves, parmi tous ces non-dits qui auraient pu construire sa vie autrement. A quoi bon dire, il connaît les critères du choix que d'autres feront pour lui : le premier critère, c'est la possibilité de trouver un patron, quel que soit le métier, qui accepte encore de prendre des élèves en apprentissage, dans une petite ville comme Cavillon, où quatre ou cinq classes de C.P.A. (deux collèges) saturent depuis une dizaine d'années toutes les possibilités d'apprentissage. Beaucoup de patrons ont ainsi formé, puis gardé comme ouvriers ensuite, les premiers élèves que nous leur envoyions. Ceux qui restent, bien souvent, n'embauchent pas : ils ont trouvé dans ces classes la possibilité d'avoir une main-d'œuvre gratuite, constamment renouvelée. Quand un patron a refusé de faire un contrat au niveau C.A.P. à un élève de C.P.A. dont il a profité pendant un an ou deux, nous ne lui renvoyons plus d'adolescents. Il y a donc, entre ceux pourvus en main-d'œuvre et ceux qui exploitent manifestement le filon, un étranglement des possibilités.

Un autre critère intervient : celui des C.A.P. existant. En effet, après seize ans, nos élèves de C.P.A. se retrouvent le plus souvent à la Chambre des Métiers d'Avignon pour passer un C.A.P. (2) en deux ans. Or, la liste des C.A.P. est relativement limitée (mécanique, métier du bâtiment, boulangerie), quant aux métiers proposés aux filles, le choix est encore plus mince.

C'est ainsi que Petit Mathieu, qui avait découvert l'argile, en classe Freinet (ou ailleurs), et qui, secrètement, aurait bien aimé «faire potier», comme on dit chez nous, n'ose même pas exprimer ce désir, son plaisir à tourner ou à cuire. Ses parents ne comprendraient pas — les profs non plus d'ailleurs ! Il se résigne à ce que le système scolaire des C.A.P. et le contexte local lui laissent comme possibilités. Il est vrai qu'il passe volontiers de longs moments à bricoler sa «mob» les mains dans le cambouis, et qu'il trouve bien, là encore, un certain plaisir, quand il a décelé une panne ; il dit qu'il aimerait bien «faire mécano», il va même faire le tour des garages du coin. Mais comme d'autres l'avaient fait avant lui, il se retrouve bientôt les mains dans la farine, parce qu'il n'y avait qu'un boulanger en mal d'apprenti.

Et voilà Petit Mathieu retombé dans l'histoire du «cheval qui n'a pas soif» ; depuis dix ans, on a voulu lui faire boire de l'eau, alors qu'il voulait de la luzerne, il sent un jour la bride sur son cou, il se tend vers ce champ de luzerne, et c'est vers un autre abreuvoir qu'on le dirige encore : c'est déjà bien qu'on ait changé l'eau...

«Depuis quand les bêtes commandent-elles ?» (Les dits de Mathieu, p. 21.)

(1) C.P.A. : classe de pré-apprentissage. C.P.P.N. : classe pré-professionnelle de niveau.

(2) C.A.P. : Certificat d'aptitude professionnelle.

Ainsi, la motivation du travail est déviée au départ : il devient souvent, et uniquement, le moyen de gagner de l'argent dans une activité qui n'a pas à plaire.

Petit Mathieu apprend alors qu'il n'a plus qu'à se résigner à séparer travail et vie, il entre en silence dans le prolétariat de demain, ravalant ses espoirs au fond des non-dits.

Que devient alors, par lui, l'apprentissage du travail ?

«C'est en forgeant qu'on devient forgeron.» (Les dits de Mathieu, p. 120.)

C'est en forgeant cinquante heures par semaine qu'on se fait exploiter.

Pour ceux qui ont réussi à choisir un métier qu'ils aimaient, ou même qu'ils apprennent à aimer (car même dans des choix déviés, l'adolescence a des réserves d'espoir, fondées sur une insatiable curiosité, une ouverture naturelle à ce qui est nouveau) ça démarre cependant bien.

Et bien souvent, les rapports de stage de Petit Mathieu étonnent : lui qui, au collège, ne fait rien, provoque, est insolent, se révèle chez le patron vif, intelligent, et il est enfin en situation de réussite. Il lui arrive même d'avoir l'occasion de prouver qu'il a un sens aigu de ses responsabilités face au travail : ainsi, j'ai souvenir d'un autre petit Mathieu, à qui le patron boulanger confiait la boutique de minuit à six heures du matin pour qu'il assure (seul) la fabrication du pain et des croissants (qu'il partira d'ailleurs livrer après jusqu'à onze heures ou midi). Et une nuit où le gamin se brûle assez fortement pour ne pouvoir rester au travail, il part en pleine nuit chercher le copain avec qui il travaille en alternance (quinze jours d'école, quinze jours de stage) et qui est donc en quinzaine d'école, pour qu'il finisse la fournée.

Petit Mathieu est donc enfin en situation de réussite. Il est d'ailleurs ravi, revenant au collège, de pouvoir apprendre au pédago — même Freinet —, comment on fait des croissants, du pain ou autre chose. Ce qu'il supporte par contre de moins en moins, c'est ce retour au système scolaire infantilisant pendant quinze jours, alors qu'on l'a fait travailler comme un ouvrier chez son patron. Il a compris que le mot «travail» avait un rapport, si ce n'est au plaisir ou à la valorisation dans tous les cas, au moins à l'argent. Il n'est plus dupe du faux travail scolaire qu'on peut lui proposer... Mais les élèves ne savent plus très bien, non plus, accepter un travail plaisir, créatif, au sein d'une vie coopérative car ils associent désormais travail à rentabilité. Si bien que depuis que j'enseigne en classes de C.P.A., j'ai un sentiment d'échec, d'impuissance qui, s'il me remet personnellement en question, traduit aussi les limites d'une pédagogie, même Freinet, au sein d'une société de déviance, qui substitue aux désirs profonds des êtres, des besoins économiques.

Revenons à Petit Mathieu, qui a fini par boire son eau, parce que les jeux du soleil ont malgré tout permis à la luzerne de s'y refléter à distance : si on le laissait tranquillement rêver qu'il boit de la luzerne, il finirait peut-être par trouver plaisir à boire, même sans soif, mais voilà que sous prétexte de lui faire apprendre comment forger, le patron le met dix heures par jour devant le feu...

En effet, malgré la législation, malgré la vigilance des collègues qui s'occupent des stages, il arrive parfois que des gosses de quatorze, quinze, seize ans fassent 50 à 55 heures de travail par semaine... Dickens est d'actualité, et ce avec l'accord des parents (*«Il n'est pas dans la rue pendant ce temps, il apprend son métier.»*), du patron, bien sûr, et même, dans un premier temps du moins, de l'enfant qui a l'impression, pour la première fois, de ne pas perdre son temps... et en plus, de gagner de l'argent (50 F ou 100 F par semaine ou quinzaine selon les patrons !). Que dire enfin des enfants ainsi exploités, en apprentissage chez leur propre père...

Quand, à l'école, on essaye de leur faire prendre conscience de l'exploitation dont ils sont victimes, le dialogue est souvent difficile, les critères différents...

Mais si Petit Mathieu est entré en C.P.A. à quatorze ans, qu'il y reste donc deux ans, le bilan de fin de deuxième année est



souvent catastrophique ; la deuxième année, la découverte d'un monde nouveau ne masque plus la fatigue ; le travail scolaire est dans une impasse de non retour, et le travail au sein d'un métier a aussi perdu son sens. Petit Mathieu est devenu Mozart assassiné définitivement. Il s'engagera peut-être, plus tard, dans des luttes syndicales pour se défendre. Il y gagnera peut-être quantitativement quelques centimes en fin de mois, mais il sera passé, probablement jusqu'à sa retraite, à côté d'une véritable éducation du travail, épanouissante en même temps que lucrative (si peu de toute façon !). Il est devenu un prolétaire et un être malheureux au travail.

Et que fait le maître Freinet ? Outre une lutte permanente avec les patrons pour faire respecter le contrat (33 heures hebdomadaires), j'essaye de les emmener à la découverte d'autres métiers, aux C.A.P. inexistantes ou presque, mais qui peuvent, tout en faisant (un peu) vivre économiquement, permettre un plaisir du travail : métiers d'artisanat, théâtre, certaines formes d'agriculture, etc. Le dialogue avec ces travailleurs leur révèle au moins qu'il existe d'autres métiers, qu'on peut choisir, se former sur le tas, que le compagnonnage existe — du moins, dans notre région, c'est encore vrai.

Et à part ça, le pédago Freinet regarde, l'âme déchirée, Petit Mathieu devenir silencieux, face à un système économique et politique qui met tout son art à séparer apprentissage d'un métier et éducation du travail.

Mauricette RAYMOND
2 septembre 1980